

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Bathélemy Bolivar Le combattant armé de

Laurent Poliquin

Number 139, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40701ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Poliquin, L. (2008). Bathélemy Bolivar : le combattant armé de. *Liaison*, (139), 30–33.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

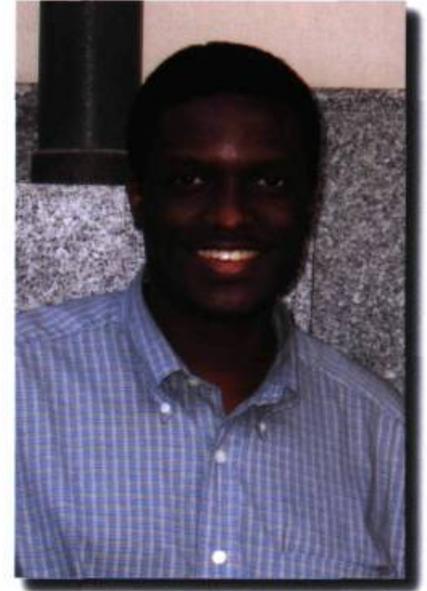
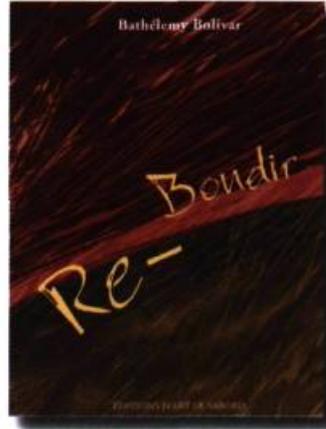
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Bathélemy Bolivar : le combattant armé de

LAURENT POLIQUIN



J'AI RENCONTRÉ BATHÉLEMY BOLIVAR EN 2003 dans une caravane de poètes en route vers Sainte-Rose-du-Lac, village manitobain jadis colonisé par des familles métisses et françaises. Nous avons alors pour noble mission de lire de la poésie aux habitants. C'est donc dans un contexte d'une lecture publique que j'ai eu la chance de goûter à la couleur fruitée de sa poésie. Poète et enseignant, Bathélemy ne refuse ni la réflexion ni l'engagement qui s'est imposé à lui en tant qu'acteur culturel du milieu littéraire franco-manitobain. Profitant du fait qu'il s'est vu attribuer le prix Rue-Deschambault en 2007, j'ai tenté de lui soutirer quelques réponses à des questions qui exigeraient parfois, j'en conviens, des débats plus larges que l'entrevue que voici.

Laurent Poliquin: D'entrée de jeu, dites-moi, peut-on dire que vous êtes un « petit nouveau » dans le milieu littéraire franco-manitobain ? Votre entrée en littérature s'est faite avec beaucoup d'éclat puisque vous avez reçu le prix Rue-Deschambault en 2007. Quelles sont vos premières impressions du milieu littéraire qui a donné naissance à l'écrivain Bolivar ?

Bathélemy Bolivar: Mes premières impressions sont très bonnes. D'ailleurs, comme vous le mentionnez, l'écrivain Bolivar émerge d'ici. Comme immigrant, je ne saurais me plaindre de l'hospitalité de ce milieu littéraire. Mon recueil, *Manguiers têtus*, a bénéficié du travail éditorial des Éditions du Blé. Et le livre a eu le succès que l'on connaît. Tout compte fait, dès le départ, mes échanges avec les confrères écrivains du Manitoba ont été, au-delà de certaines divergences, des plus fructueux. Divergences dans le sens même de la définition de la littérature qui oriente, à notre insu, les paradigmes culturels, les choix éditoriaux, les canons littéraires, et autres. Pour moi, la cohérence en poésie n'est pas essentielle ni même souhaitable. Et la poésie canadienne est parfois ankylosée par cette recherche de cohérence qui devrait pourtant être laissée à l'imaginaire

des lecteurs. Imposer une structure à une œuvre poétique c'est en imposer du même coup une interprétation, et j'y vois une recherche de contrôle et une insécurité criante de l'auteur. Néanmoins ces détails nourrissent une certaine émulation qui, à la longue, stimule, inspire et propose une diversité en termes de quête de sa propre voix et de ses choix stylistiques.

Et surtout n'oubliez pas qu'on est en condition de survie dans la mesure où écrire est un défi ; en milieu minoritaire, il est un besoin, celui de s'affirmer et de dire qu'on existe et qu'on est prêt à mener le combat de la langue et de l'identité.

LP: Revenons à vous. Vous êtes d'origine haïtienne et vous avez quitté un pays qui a connu plusieurs déchirures historiques, notamment sous l'ère dictatoriale des Duvalier. Comment se porte maintenant le pays qui occupe une présence indéniable dans vos écrits ?

BB: Faute de pouvoir changer le réel haïtien, j'ai continué à l'idéaliser à travers mes poèmes. Puis-je confesser que, parfois, je suis habité par un sentiment d'impuissance comme si j'étais confronté à une situation limite. Comme citoyen, je suis très interpellé par l'échec haïtien. Comme homme, je me refuse à baisser les bras. La fatalité n'a jamais été une option dans ma philosophie de vie. Je pense que les Haïtiens doivent passer à une rupture et cesser de se complaire dans cette image d'assistés que l'on projette. Mais la démocratie, la bonne gouvernance, l'État de droit, en tant que tel, est une construction d'envergure. Et mon pays n'apprend pas vite de ses erreurs. Dernièrement, j'ai remarqué des signes avant-coureurs d'un changement de mentalité. Quelques entrepreneurs du secteur informel de l'économie ont été honorés au terme de plusieurs décennies de carrière par le Premier Ministre. Quand un pays commence à honorer et à valoriser les siens, à prendre du temps pour inventorier ce qui constitue le facteur pre-

mier de sa raison d'être, à savoir ses citoyens de toutes les couches sociales, espérer n'est plus chimérique. Je suis sûr qu'Haïti saura re-bondir. En dépit des cicatrices de la colonisation, de l'ingérence étrangère, des différentes formes de dictature et de l'irresponsabilité des dirigeants élus, dit-on, démocratiquement. En attendant, j'ose dire non aux traitements d'esclave moderne imposés aux travailleurs haïtiens dans les champs de canne à sucre en République Dominicaine, aux atrocités commises sur les enfants et les femmes par des groupes de bandits en Haïti. Enfin ma poésie se veut militante à l'instar de celle des pionniers de la littérature haïtienne juste après l'indépendance de 1804.

LP: Comment le Manitoba s'est-il imposé à vous comme terre d'accueil? Peut-on dire qu'en un sens c'est le Manitoba qui vous a choisi?

BB: J'ai quitté Haïti, définitivement, en juin 2000, épuisé par le climat d'impunité qui y régnait. Pendant mon séjour aux États-Unis, j'ai toujours rêvé d'un déménagement au Canada. Mais le Manitoba ne figurait pas sur ma liste. Pourtant, j'y ai immigré comme enseignant de sciences et de technologie en octobre 2002. L'intégration a réussi et je m'en réjouis pleinement. Plus spécifiquement, j'ai eu la chance de travailler, de terminer des études de deuxième cycle et de publier. Si le Manitoba m'a choisi, je n'ai aucun regret d'avoir accepté l'appel.

LP: Le nouveau millénaire porte avec lui des désirs de grands changements, notamment dans la francophonie canadienne qui aspire à «agrandir l'espace francophone» pour reprendre le leitmotiv martelé par certains représentants politiques. Où vous situez-vous dans ce mouvement d'ouverture? Y percevez-vous un réel désir d'intégration ou plutôt un opportunisme du désespoir devant l'assimilation latente de vos contemporains?

BB: Peu importe les mobiles ou motifs d'un mouvement d'ouverture, dans le contexte de combat identitaire, tout le monde y gagne. Agrandir l'espace francophone ne saurait, cependant, se résumer à faire venir des Francophones d'ailleurs et à leur demander de s'assimiler, non plus, à la culture franco-manitobaine, qu'ils doivent nécessairement embrasser au fur et à mesure. Cela dit, la culture hôte est appelée à se dynamiser; j'entends ici par culture un mouvement d'ensemble dialectique où la vitalité des communautés bénéficie de la pluralité des voix, des talents, de l'expertise, etc. Une culture qui se veut uniforme s'asphyxie faute d'ouverture à la critique et à l'auto-critique. Et j'ai peur que les politiciens se répètent et cessent de parler. À un certain moment, les mots sont vains et seules des pratiques équitables dans le domaine du recrutement, de la justice sont aptes à équilibrer un discours composé de slogans qui font tout sauf persuader les vrais concernés. Mais je ne veux rien dramatiser; j'ai connu plusieurs institutions, que je m'abstiendrai de nommer ici, qui traitent les immigrants francophones avec respect.

LP: En raison de votre formation et de votre rôle d'enseignant dans une école secondaire, l'éducation est une autre de vos préoccupations. On ne peut nier qu'il y a en Occident une crise de l'éducation dont vous êtes peut-être vous-même témoin en salle de classe. En étudiant le système

d'éducation américain dans les années cinquante, Hannah Arendt avait déjà vu pointer la crise avec l'apparition de ce qui est devenu une «science de l'enseignement», laquelle a mené l'éducation à s'affranchir presque complètement de la matière à enseigner, ce qui a d'ailleurs eu pour effet de tarir l'autorité du professeur. En tant que jeune intellectuel, comment percevez-vous ces transformations qui ont désintellectualisé la profession d'enseignant à tel point que le professeur est devenu un «entraîneur», ou pour être plus caricatural, un «gardien de zoo»?

BB: Doctorant en didactique des sciences et éducateur ayant à son actif 11 ans de carrière en Haïti, en Floride et ici, je me permets d'être très critique par rapport à mon travail en salle de classe et au système en général. La crise de l'autorité que l'on connaît dans nos écoles provient d'une mouvance plus latente dans nos familles où les enfants se donnent tous les droits, même celui de se montrer irrévérencieux envers leurs parents. Je ne veux rien prêcher. Pourtant il est raisonnable de penser que les parents qui respectent leurs enfants devraient exiger le même respect en retour; il devrait d'ailleurs en être de même entre enseignants et élèves. C'est un secret de polichinelle, les élèves qui traitent leurs parents avec respect, font de même en classe à l'égard de leurs enseignants. Pour ma part, j'ai toujours traité mes élèves avec respect; en retour j'exige qu'ils me respectent aussi.

Par ailleurs, l'éducation en Occident est devenue un travail à la chaîne où chaque enseignant essaie de parvenir à des objectifs pour préparer les élèves pour la prochaine classe. Le suivi individuel est absent sauf quand il s'agit d'élèves étiquetés en difficulté. Entraîner n'est pas éduquer. Et il ne faut pas seulement éduquer mais former un citoyen critique apte à affronter les défis de la postmodernité. Pourquoi cela n'arrive-t-il pas? À qui donc profite la médiocrité des systèmes éducatifs qui rendent les jeunes moins outillés à dynamiser nos cultures démocratiques?

Tout n'est pas encore perdu; les enseignants détiennent beaucoup plus d'influence qu'on ne le croit. Ils peuvent modeler une bonne culture démocratique en salle de classe, mettre à la disposition des étudiants les meilleures ressources dans la matière étudiée, se former pour mieux former, initier les potentiels cognitifs, émotionnels, et sociaux, jusque-là sous-estimés, des élèves. La liberté de risquer en bonne conscience en constitue un fondement. Chaque enseignant devrait être stratégique, dans le sens qu'il doit s'investir là où il peut vraiment faire une différence. Enseigner n'est pas une routine; au-delà de la technique, une certaine réflexion doit soutenir les choix pédagogiques. Je me suis même permis de confesser à mes élèves qu'ils n'ont pas vraiment besoin de moi pour apprendre quoi ce soit. Mais ils refusent encore de me croire. Quelques-uns y sont parvenus et m'ont confié qu'ils ont compris que je leur ai fait tout simplement découvrir comment apprendre.

LP: Amant de la littérature, vous n'êtes pas sans savoir que la littérature franco-manitobaine occupe un espace limité en salle de classe, à quelques exceptions près pour l'œuvre de Gabrielle Roy. Votre regard actuel sur la littérature de l'Ouest vous permet-il de saisir pourquoi cette jeune littérature est quasi-absente dans les mains de la génération montante? Qu'est-ce qui vous étonne le plus de cette situation?

BB: Il faut partager cette responsabilité. Les enseignants de français négligent parfois les œuvres du terroir au profit de celles du Québec ou de la France. Ce que je traduis par une presbytie culturelle. Il est encore vrai qu'il est difficile d'être pris au sérieux chez soi. Le Manitoba n'est pas une exception à cet égard. Je propose donc que le milieu de l'édition aille vers celui de l'éducation. Amplifier les visites des écrivains dans les écoles, déclarer des journées de lecture d'œuvres régionales, etc. Et que toute cette démarche reçoive l'appui du Bureau de l'Éducation française.

LP: Revenons à vos écrits. Vous avez publié deux recueils de poésie, soit *Manguiers têtus* (Blé, 2005) et plus récemment *Re-bondir* (Le Sabord, 2007), qui articule une poétique de la nostalgie des origines et aussi de l'enfance. Qu'est-ce qui vous pousse à écrire? Comment définissez-vous votre muse?

BB: La poésie, selon moi, comporte fondamentalement une fonction esthétique. La sonorité, sachant que la poésie dès l'origine est destinée à être dite, le choix des mots, les images, l'inusité caractérisent mes techniques d'écriture et art poétique. L'économie de mots prédomine aussi car un poème doit se démarquer d'une histoire courte. Ou si l'on veut y insérer une histoire, peut-être qu'il faudrait le faire sans tomber dans la narration. Tâche quasi impossible. La nouvelle, comme genre littéraire, raconte très bien. Néanmoins, dans le slam, je raconte mais ce genre se veut polyvalent, il emprunte de la nouvelle et de la poésie. En plein XXI^e siècle, je questionne même le cloisonnement des genres littéraires, mais il me semble que l'idée demeure la chasse gardée de plusieurs, éditeurs et écrivains compris.

Pour terminer, les fracas de mon pays natal, mon enfance irrégulière, et l'exil alimentent mes poèmes et imposent une écriture atypique.

LP: On peut sans doute associer vos activités de «slameur» à cette littérature haïtienne militante, dont vous êtes un des émules. Parlez-nous de cet art de la déclamation que vous pratiquez depuis quelque temps. Qu'est-ce au juste?

BB: Vous liez, avec justesse, le slam et le caractère militant de la littérature haïtienne. Né à Chicago, il y a environ deux décennies, ce genre tend à donner la parole aux sans voix. Une certaine démocratisation de la parole poétique, peut-on dire. Il vise à toucher les problèmes de fond, ceux du chômage, de la précarité des soins, du racisme, etc. sans faire fi de la fonction esthétique de la poésie. Sauf qu'elle se démarque de la poésie traditionnelle en incisant la spontanéité, le rythme entraînant, l'oralité, des slogans chocs. Par contre, elle revitalise cette poésie — trop longtemps confinée par une oligarchie avec des canons désuets — qui tendait à mourir à petit feu faute de lectorat. Alors le slam vient nous rassurer quant à l'avenir de la muse. La poésie est trop sérieuse pour en faire une affaire d'élite.

LP: Permettez-moi une dernière question sur un sujet auquel on peut accorder, soit une importance marquée selon le symbolisme qu'on lui prête, soit une importance relative puisqu'il subit des mouvances au cours d'une vie: l'identité. Vous êtes né en Haïti, vous habitez le Manitoba, vous avez publié tant au Manitoba qu'au Québec; quel

chapeau identitaire accordez-vous à votre travail d'écriture? Vous considérez-vous écrivain haïtien ou écrivain manitobain, ou cette association identitaire de vos écrits n'a-t-elle, au fond, que peu d'importance pour vous?

BB: Je me définis écrivain francophone. Mes œuvres sont destinées à tous ceux qui ont le courage d'apprendre cette langue qui aide à se dire et à dire le monde. Toutefois je crois dans la question d'identité, mais la mienne n'est pas en crise. Je suis un amoureux des langues, du français en particulier mais je me refuse d'être anglophobe. Les deux langues peuvent cohabiter, et c'est là le grand défi de nos politiques culturelles. La langue peut aider à définir une culture mais ne saurait la contenir. Le français restera vivant dans la mesure où les œuvres peuvent voyager d'un continent à l'autre sans obstacle. Et dans la mesure où les écrivains manitobains sont lus au Québec ou en France et vice versa.

LP: En terminant, je note que vous êtes l'un des rares écrivains de la francophonie canadienne à posséder son propre blogue; j'invite donc les lecteurs intéressés à suivre votre piste de poète à visiter votre site Internet: www.bathelemybolivar.com ■

Laurent Poliquin enseigne à l'Université du Manitoba et œuvre dans le milieu de l'édition. Il est l'auteur de trois recueils de poèmes publiés aux Éditions des Plaines.

L'unique regroupement des artistes visuels et médiatiques de l'Ontario francophone

BRAVO

Bureau des regroupements des artistes visuels de l'Ontario

bravoart.org
www.galerievisu.org

Lieu de diffusion BRAVO-Est,
81, rue Beechwood, Ottawa 613.748.6954

Pierrette Lambert et Hélène Lanois
Du 8 mars au 18 avril
Vernissage : le samedi 8 mars à 13h

Enseignant(e)s de l'Ontario
<http://bravoart.org/html/ecoles.htm>

Projet Vasari VII «Interdisciplinarité»
avec Jean Dethoux

THE ONTARIO FOUNDATION
LA FONDATION TRILLIAN DE L'ONTARIO

Patrimoine Canadien / Canadian Heritage

ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO

Ontario
Ministère de la Culture

Jean Dethoux, du film
Daydream Mechanics V Sketch 3 (detail)